96

Buste de Claparède
et discours d'inauguration
p. 167.

ALMA MATER

REVUE UNIVERSITAIRE

DE LA SUISSE ROMANDE

DÉCEMBRE 1944 N° 3 - FR. 1,20

PARAIT 10 FOIS PAR AN

Un auditoire d'université au XIVe siècle, par Laurentius de Voltolina, Italie.
Berlin, Cabinet des Estampes.

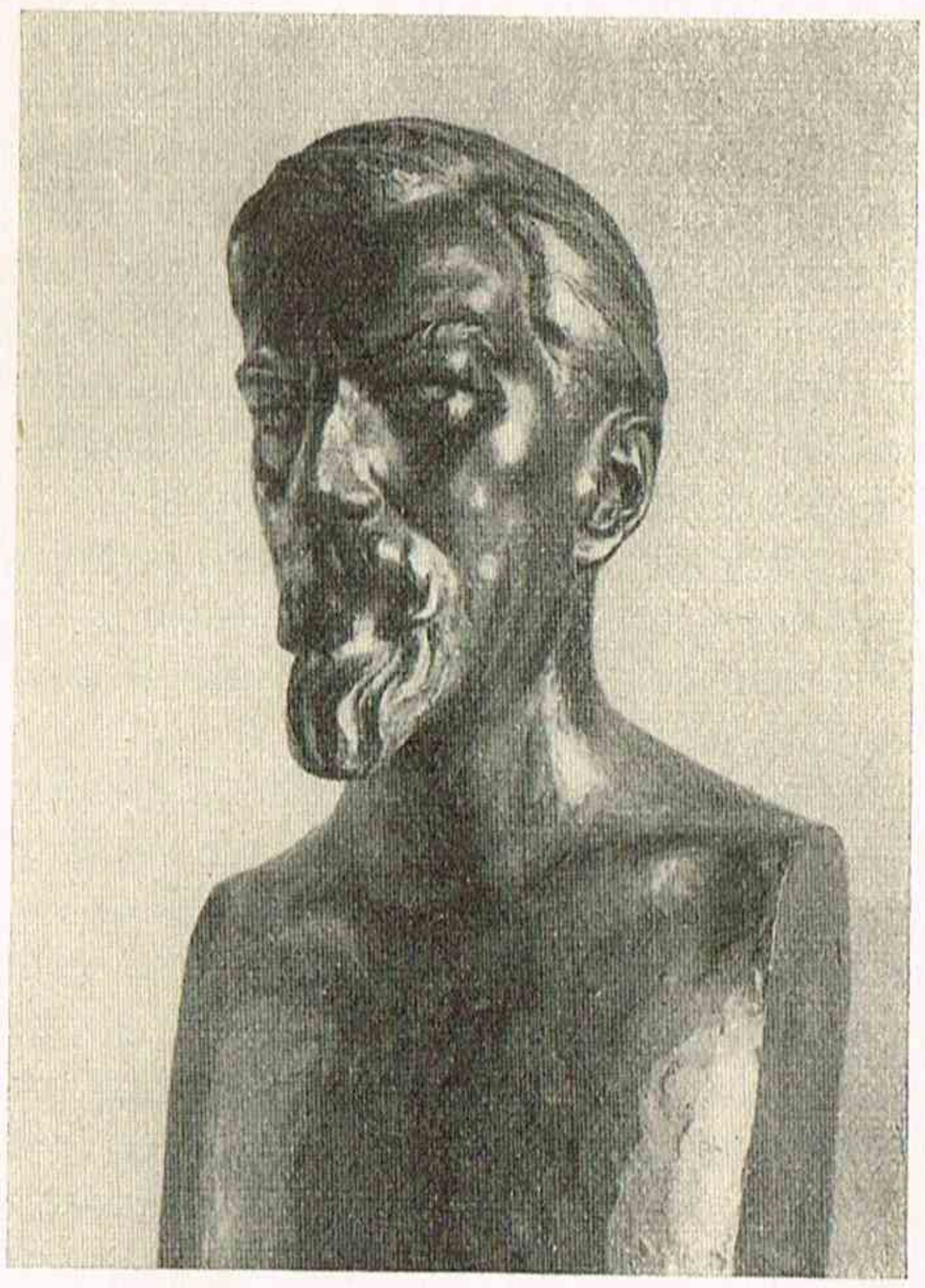
ÉDOUARD CLAPARÈDE (1873-1940)

Allocution prononcée à l'inauguration de son buste,
Université de Genève, 2 décembre 1944

Dr Henri FLOURNOY
Chargé de cours à l'Université de Genève

Monsieur le Recteur,
Mesdames et Messieurs,

Mme Edouard Claparède et sa fille m'ont demandé de remettre à l'Université le buste du professeur Claparède, buste que de nombreuses personnes avaient manifesté le désir de voir figurer dans cette Université, à laquelle Edouard Claparède était si profondément attaché. Je suis heureux de saisir cette occasion qui m'a été offerte pour retracer brièvement la carrière de celui que nous avons eu le chagrin de perdre voici quatre ans.



Edouard Claparède, par Carl Angst

Edouard Claparède se lança d'abord dans des études médicales; mais avant même d'avoir pris son doctorat en médecine avec une thèse bien connue sur le *sens musculaire*, il s'était déjà orienté du côté de la psychologie sous l'influence de son cousin germain, Théodore Flournoy, qui avait dix-neuf ans de plus que lui. Mon père venait de créer le Laboratoire de Psychologie ; Claparède y entreprit quelques travaux, et dès ce moment il s'établit entre les deux cousins une collaboration et une amitié qui devaient durer plus de vingt-cinq ans et qui ne prirent fin qu'à la mort de mon père. Claparède lui avait d'ailleurs déjà succédé depuis un certain temps à la chaire de psychologie dans la Faculté des Sciences, mon père s'étant consacré les dernières années de sa vie à l'enseignement de la philosophie des sciences dans la Faculté des Lettres.

Comme preuve tangible de cette collaboration on peut citer entre autres les *Archives de Psychologie*, que Flournoy avait proposé à Claparède de fonder avec lui. La direction de cette revue, qui en est à son trentième volume, est assumée aujourd'hui par MM. Piaget et Rey.

Les affinités de pensée des deux cousins et leur goût pour les sciences naturelles, ils semblent les avoir hérités de leur oncle commun, le naturaliste Edouard Claparède, qui n'avait pas de fils. Mais tandis que Flournoy connut personnellement cet oncle dont il gardait un excellent souvenir, Claparède naquit deux ans après sa mort ; le naturaliste n'eut donc aucune influence directe sur lui. Cependant, il semble bien y avoir eu un atavisme assez marqué, à en juger par la ressemblance physique entre les deux Edouard et par le fait qu'Edouard II, le psychologue, raconte dans son autobiographie avoir été dès sa jeunesse « complètement fasciné » par les sciences naturelles. C'est donc en partant des sciences naturelles, puis en passant par la médecine, qu'il arriva à la psychologie — exactement le même chemin qu'avait parcouru Théodore Flournoy.

L'œuvre psychologique d'Edouard Clarapède est considérable. Il s'agit d'une liste imposante de publications et de livres, dont quelques-uns ont eu de nombreuses éditions ou ont été traduits en une quinzaine de langues. Je me bornerai à rappeler trois ordres de recherches qui ont plus particulièrement retenu son attention.

D'abord l'*association des idées ;* c'est le titre même d'un de ses premiers ouvrages qui imposa d'emblée son nom au monde savant. Puis sa *théorie biologique du sommeil*, conception d'après laquelle le sommeil ne doit pas être considéré comme un phénomène toxique, mais comme un instinct de protection dont le but est d'éviter l'épuisement. Lorsqu'il émit cette théorie pour la première fois, il y a une quarantaine d'années, à la Société de Physique et d'Histoire naturelle de Genève, elle fut accueillie avec un certain scepticisme ; aujourd'hui la plupart des auteurs s'y sont ralliés. Enfin ses travaux sur la *psychologie de l'intelligence ;* cette question fait l'objet de l'un de ses derniers articles fondamentaux parus dans les *Archives de Psychologie*, intitulé « la Genèse de l'Hypothèse ».

Mais c'est en somme dans la *psychologie de l'enfant* et la *pédagogie expérimentale* — ces mots eux-mêmes constituent le titre de son livre le plus connu — qu'il trouva son champ d'étude de prédilection. Lorsqu'il fonda, en 1912, l'Institut Rousseau (ou Institut des Sciences de l'Education) à la direction duquel il appela son collègue et ami le professeur Pierre Bovet, personne ne se doutait que cet Institut prendrait un essor insoupçonné, qu'il attirerait à Genève un nombre toujours croissant d'élèves venus de tous les coins du monde, et qu'il finirait même par être rattaché officiellement à notre Université.

C'est là, dans cet Institut qu'il avait créé lui-même avec M. Bovet, qu'il trouva le plus puissant stimulant pour ses propres recherches. C'est là qu'il élabora quelques-uns de ses ouvrages classiques sur la psychologie de l'enfance : *L'école sur mesure*, *Les aptitudes des écoliers*, *L'éducation fonctionnelle*, *L'orientation professionnelle*. C'est là que sa collaboration scientifique devint de plus en plus étroite et féconde avec Pierre Bovet, puis avec leurs nombreux collaborateurs.

Il s'intéressa aussi à la création du Bureau international d'Education, une institution à laquelle il avait eu la joie de voir son fils, M. Jean-Louis Claparède, se consacrer. Joie, hélas ! de trop courte durée, ce fils unique lui ayant été repris par la maladie prématurément.

Les principes scientifiques de sa psychologie ont été analysés et exposés de façon magistrale par son successeur, le professeur Jean Piaget, dans un article des *Archives de Psychologie*. Mais pour Clapadède, les principes

n'avaient de valeur que dans la mesure où ils sont susceptibles d'applications pratiques. Aussi s'efforça-t-il, avec une inlassable persévérance en ce qui concerne la psychologie pédagogique, de faire pénétrer ses principes dans le corps enseignant (enseignement primaire et enseignement secondaire), d'en inspirer le plus possible les éducateurs pour le plus grand bien des enfants qui leur sont confiés. Qu'il ait réussi dans cette tâche où de nombreux disciples continuent son œuvre, il suffit, pour s'en convaincre, de lire entre autres l'étude très approfondie que lui a consacrée M. Robert Dottrens. Cette étude est en même temps, ainsi que l'article de M. Piaget que j'ai cité tout à l'heure, un très bel hommage rendu à la mémoire du maître.

Je crois que c'est ce même souci d'applications pratiques qui le poussa vers la fin de sa vie, lui qui avait passé tout d'abord par une formation médicale, à créer à l'Hôpital, dans le service de Neurologie, un laboratoire de psychologie clinique destiné aux malades. Il eut le plaisir de l'organiser en collaboration avec son neveu, le professeur George de Morsier.

Quelle était au juste la manière d'Edouard Claparède, sa façon d'expérimenter ? Elle était toujours originale et très vivante. Un jour, il y a bien des années, au moment de l'Escalade, il arriva qu'un personnage masqué et déguisé fit tout à coup irruption dans la salle où il était en train de donner son cours et se livra, selon la coutume, à quelques excentricités. Le professeur le mit à la porte et l'on ne parla plus de cette aventure. Quelque temps plus tard, il demanda à ses auditeurs, à tous ceux qui avaient assisté à la scène, de la relater par écrit ; en comparant les divers témoignages, on put constater combien ils différaient les uns des autres. Mais le piquant de l'affaire, c'est que Claparède avait lui-même préparé tout l'incident dans le plus grand secret, avec la complicité d'un jeune cousin qui avait accepté de jouer le rôle de l'intrus déguisé ! On put ainsi confronter les témoignages avec la réalité même, avec la scène telle qu'elle s'était déroulée, car les moindres détails en avaient été fixés d'avance : forme du masque, couleur du chapeau et du foulard, gestes, ainsi que la durée, qui avait été exactement de 20 secondes. Or ces témoignages étaient tous entachés de grosses erreurs. Il en est ainsi lorsque nous sommes pris à l'improviste, par exemple par un accident dans la rue sur lequel nous serons peut-être appelés à témoigner pour les besoins de l'enquête et la recherche des responsabilités.

Une autre fois, Claparède demanda à brûle-pourpoint s'il existait une fenêtre dans un endroit déterminé du hall d'entrée de l'Université. Or, sur 54 étudiants il s'en trouva 44, donc une très forte proportion, qui n'avaient jamais remarqué cette fenêtre, devant laquelle ils passaient tous les jours et qui affirmèrent qu'elle n'existait pas. On voit de nouveau ici combien il faut se méfier des déclarations les plus sincères et les plus catégoriques.

Il vous semblera peut-être que de telles expériences ne sont qu'un passe-temps amusant. Elles ont au contraire une grande valeur. Le génie de l'expérimentateur consiste à savoir réaliser des conditions d'expérience aussi simples que possible, qui s'enchâssent pour ainsi dire de façon toute naturelle dans la vie courante : on peut alors en tirer le maximum d'enseignement. En fait, les recherches de Claparède sur la *fidélité du témoignage* (il serait plus exact, me semble-t-il, de dire l'infidélité) sont très connues, car elles ont une grande portée pour la psychologie judiciaire. Mais dans tous les domaines qu'il a abordés — et il serait bien difficile de dire lesquels il a laissés de côté, tant son talent d'investigation psychologique était infatigable — on retrouve le même

cachet d'une observation originale, minutieuse et vivante. Ces caractères n'ont pas contribué pour peu de chose à la juste réputation qu'il s'était acquise.

Le professeur Claparède avait reçu de nombreuses distinctions honorifiques : doctorats d'universités étrangères, titres de compagnies savantes, notamment l'Institut de France qui l'avait nommé membre correspondant. Tout ceci le touchait, sans doute ; mais il y tenait beaucoup moins qu'aux contacts personnels et vivants, aux relations d'amitié franche et cordiale qu'il entretenait avec tant de personnes, collègues ou élèves, de près et de loin.

Quand on le rencontrait chez nous, avec son allure un peu nonchalante et sa physionomie pleine de bienveillance et de bonhomie, — les traits en ont été rendus de manière frappante dans le magnifique bronze du sculpteur Angst,— on remarquait que son visage était presque toujours illuminé par un petit sourire malicieux. D'autres fois, mais c'était plus rare, on avait l'impression que Claparède était en train de « ronchonner » ; cela lui arrivait en général lorsqu'il venait de lire, par exemple dans le *Journal de Genève* ou ailleurs, quelque article politique qui ne lui avait plu qu'à moitié ! Bref, quand on rencontrait cet homme si simple, d'une modestie si charmante et, par-dessus le marché, si authentiquement genevois jusque dans les fibres les plus intimes de son être, on avait quelque peine à croire qu'il était entouré d'une si grande renommée.

Il pouvait aller n'importe où, — et il ne redoutait pas les voyages, — il pouvait partir pour l'Espagne et le Portugal, la Bulgarie, le Danemark, l'Egypte (où le gouvernement de ce pays l'avait appelé pour réorganiser l'instruction publique) ; il pouvait s'embarquer pour l'Amérique, le Brésil (où l'on avait fondé, déjà de son vivant, un Institut Claparède), l'Argentine... partout il était sûr d'être accueilli dès son arrivée par une pléiade d'anciens élèves dont quelques-uns étaient devenus professeurs à leur tour, tandis que d'autres occupaient les situations les plus modestes. Mais tous tenaient à lui exprimer leur respectueuse et fidèle affection. Et maintenant qu'il n'est plus, tous lui gardent un souvenir de profonde reconnaissance dont on a reçu de nombreux témoignages extrêmement touchants venant de tous pays. Il n'est pas exagéré de dire qu'Edouard Claparède était une grande personnalité internationale au meilleur sens du terme.

C'était aussi un fervent patriote. Il ne manquait pas de prendre part à toutes les manifestations de notre vie civique. Au moment de sa mort, il était en train de rédiger un manuscrit qu'il se proposait de faire paraître un jour ou l'autre. Il y mettait ses concitoyens en garde, avec beaucoup de courage, contre ce qu'il appelait les « vacances de la probité », un mal qui envenime trop souvent nos luttes politiques. Ce manuscrit a heureusement pu être publié par les soins de l'intime ami d'Edouard Claparède, Pierre Bovet, en un livre intitulé *Morale et Politique*. Nous y trouvons une belle préface de M. Victor Martin, dont vous me permettrez de reproduire ici un passage bien significatif. Voici ce qu'il dit de M. Claparède :

« Aux yeux du savant, les découvertes dans le champ de la vie mentale qui rendaient son nom célèbre ne devaient pas seulement enrichir, par un apport de connaissances nouvelles, le patrimoine humain, elles devaient aussi trouver leur première application dans le cercle proche de sa patrie genevoise et helvétique, dont le perfectionnement et la dignité lui tenaient tellement à cœur qu'il n'a jamais hésité à consacrer beaucoup de temps à des activités civiques. »

En effet, chez Claparède, l'homme de cœur était inséparable de l'homme de science. Et l'on comprend que la guerre actuelle, dont il n'a pourtant vu que les tout premiers débuts, l'ait si profondément attristé. Car il y voyait non seulement l'effroyable choc des armées avec le cortège d'indicibles misères qui en résultent, mais encore une offense contre la vie de l'esprit, surtout contre ces deux choses si belles auxquelles il tenait tant : la compréhension mutuelle et la liberté.

Je voudrais, pour terminer cet exposé si incomplet, vous faire entendre la voix d'Edouard Claparède lui-même. Je me bornerai à lire une phrase dans laquelle lui, l'homme de science — la science, par définition, est donc neutre, froide, indifférente — une seule phrase dans laquelle il définit quelle doit être l'exacte position de la science et du savant vis-à-vis des grands problèmes humains. C'est une parole qu'il prononça lors d'un discours au dernier Congrès international de Psychologie à Paris, deux ans avant la guerre, et qui doit avoir eu, me semble-t-il, une résonance presque prophétique. Voici ce qu'il disait en 1937 : « Si le but que l'humanité doit poursuivre est une question qui échappe à la science, les savants, eux, ont non seulement le droit, mais même le devoir de travailler à la paix et à l'établissement de relations internationales fondées sur le respect mutuel. Car toute science, pour vivre et se développer, a besoin d'un milieu où la recherche de la vérité soit libre et désintéressée. »